



Télévision, violence sociale et «censure» par l'éducation

par Simon Laflamme

En bien des endroits, la société contemporaine se fait théâtre de violence. L'école, elle aussi, est l'une des scènes où la violence se joue. Mais, parce qu'elle est un milieu d'éducation et que ses acteurs sont, pour la plupart, des jeunes, l'école apparaît comme l'un des milieux où la violence s'exprime le plus tragiquement: le lieu de formation par excellence semble alors violé et cette profanation annonce le spectacle que présenteront les adultes de demain.

On tient souvent pour responsable de cette violence la télévision, c'est-à-dire le média qui connaît les plus grandes audiences, sinon le plus accessible, du moins de plus populaire. Or, cette accusation n'est valable que dans la mesure où elle n'est pas exclusive. Certes, la télévision peut stimuler la violence, mais elle demeure aussi un témoin de ce qui s'exprime partout autour d'elle, ce qui réduit les charges qui peuvent peser sur elle.

Son influence, en fait, n'est dramatique que si la jeunesse n'est pas exposée à d'autres médias. D'ailleurs, les enseignants et les enseignantes ont ici un rôle principal à jouer, car ils sont souvent ceux et celles qui disposent des plus grands moyens d'intéresser le jeune à autre chose que la télévision.

La réflexion qui suit se propose de montrer en quoi l'intervention de l'école peut être salutaire, en décrivant d'abord l'influence de la télévision, puis en montrant comment la violence s'inscrit dans la société. À partir de là, elle met en lumière le rôle que peut jouer l'école en tant qu'agent de la «censure», bien plus efficace que toutes les lois auxquelles peut recourir l'État.

L'influence de la télévision

Des analyses contradictoires

Quelle est l'influence de la télévision? Les études se contredisent. Certaines révèlent que les spectateurs auraient tendance à reproduire les comportements que montre le petit écran; d'autres indiquent qu'il n'en est rien. En ce qui a trait aux images de violence, certaines affirment que les attitudes sociales se font leur écho, d'autres indiquent qu'elles servent plutôt d'exutoire, permettant aux téléspectateurs de libérer leurs pulsions agressives.

Le court terme et le long terme

Des analyses plus détaillées permettent de distinguer les effets à court ou à long terme. Immédiatement après avoir regardé une émission, les téléspectateurs agissent beaucoup plus en conformité avec les héros qui ont évolué sous leurs yeux que lorsqu'il s'est écoulé quelque temps quoique, généralement, on n'observe pas de propension à la violence après avoir regardé une émission violente. De plus, à court terme, l'identification aux héros violents ne se traduit par une imitation des gestes extrêmes qu'exceptionnellement; dans certains cas, une émission violente incitera une personne déjà disposée à commettre des actes de cruauté.

La personnalité

Enfin, d'après d'autres analyses, l'influence de la télévision varie en fonction de la personnalité du téléspectateur: après avoir vu Batman, un tel se prendra pour le héros, un autre ne s'identifiera jamais avec lui. Ce problème de la personnalité est des plus discutés dans les recherches sur l'influence des médias. Qu'est-ce qui fait que telle histoire, tel personnage modèlent le comportement d'une personne et non celui d'une autre? La question est en effet intéressante, mais elle montre bien les limites de l'approche théorique de l'influence. Si l'explication se limite à affirmer que toute influence des médias dépend de la personnalité de celui ou de celle qui reçoit le message, c'est qu'elle n'est pas explication. Car l'influence peut être saisie à partir de

l'histoire de l'individu qui la subit, donc psychanalytiquement, mais elle n'est pas comprise comme un rapport avec les médias, elle ne l'est que comme l'intériorisation par le destinataire individuel. On découvre comment une personne en vient à devenir un héros ou à imiter un comportement, on ne comprend pas comment le média fait agir ses destinataires. Par ailleurs, cette approche individualiste ne convient pas tout à fait aux communications de masse, lesquelles sont moins d'ordre psychologique que social, et la psychologie sociale consiste trop souvent en une personnalisation des sociétés ou en une addition de personnalités.

L'influence mutuelle de la société et de la télévision

Il importe moins de concevoir les médias de masse d'après ce qu'ils font aux individus que d'après le rôle qu'ils jouent dans les sociétés. Et le rapport avec les médias, dans une perspective étendue, n'est pas unidirectionnel mais dialectique: les sociétés n'en sont pas les victimes passives et impuissantes.

Un individu n'est pas influencé comme si sa personnalité le destinait naturellement à se laisser suggestionner par un type de message. Sa «personnalité», il l'a fabriquée en se socialisant, c'est-à-dire en adoptant des comportements qui sont logiquement - ce qui ne veut pas dire moralement - possibles à l'intérieur d'une société donnée; l'individu se forme dans une culture donnée autant qu'il est formé par la culture. Cette culture à laquelle il appartient, dans laquelle il se forme, par laquelle il est formé, est composée des messages qui circulent en elle.

Les messages qu'il reçoit participent de sa culture. Mais ces messages ont un sens dans une culture donnée. Ils prennent une signification dans la mesure où ils peuvent être reproduits dans les pratiques sociales, dans les communications entre les acteurs sociaux. Si l'action sociale ne permet pas aux acteurs de prendre une distance par rapport aux messages, les acteurs s'identifient aux messages; s'il n'est pas possible pour les acteurs de s'identifier à plusieurs messages, ils se fixent dans un discours, dans un type de comportement. Dans les cas extrêmes, ceux de la folie, ce discours peut en venir à constituer la totalité de l'univers psychique. Si encore l'individu n'est pas capable de critiquer les messages auxquels il est exposé, c'est-à-dire qu'il ne peut pas produire de nouveaux messages avec eux, qu'il ne peut pas les intégrer à un ensemble de connaissances où ils prennent une signification, les

messages tendent à constituer l'univers de l'acteur ou, plutôt, l'acteur tend à s'enfermer dans des messages uniques ou dans des univers réduits à partir desquels tout le monde prend un sens pour lui. Or, la société de communication de masse tend à produire ce type de message, c'est-à-dire que la société de consommation de masse, de consommation de moyens de communication de masse, simplifie tout, présente des savoirs en capsules, des modèles simples de comportement entre lesquels elle n'établit que très peu de relations et desquels il n'est pas aisé de faire des synthèses (complexes) parce qu'ils apparaissent comme des évidences, comme des vérités autosuffisantes. C'est ainsi qu'un chef d'État devient responsable de tous les maux, qu'un groupe ethnique devient responsable de tous les malheurs de la société, que le monde se partage en bons et en méchants, qu'il devient normal de tuer quelqu'un qui se comporte de telle manière ou de tuer quand on est de mauvaise humeur. C'est ainsi qu'on banalise l'humanité et toutes ses manières d'agir, c'est ainsi qu'on provoque des appréhensions dont les objets ne sont pas illégitimes, que, par exemple, les femmes craignent de se promener seules la nuit et qu'elles ont raison. Un individu n'est pas influencé en fonction de sa personnalité. La société rend des comportements possibles.

C'est ce champ de possibilités qu'il importe toujours de comprendre. Un individu est influencé en tant qu'il appartient, dans une société donnée, à un ensemble de communications, que sa société rend possible telle forme d'interprétation du monde ou ne généralise pas telle forme de position critique par rapport aux messages qui circulent en elle. Mais cet individu appartient toujours à une société qui produit des messages pour la société, ce qui est d'autant plus vrai que les messages sont destinés à la masse. Les messages de masse ne viennent pas de nulle part. Ils se font l'écho de la masse de la société, en tout cas de l'une de ses dimensions. Ils sont une forme possible de production de message. En tant que tels, c'est-à-dire en tant que messages possibles, ils renvoient à la société une image d'elle-même.

C'est dans cette dialectique que peut se comprendre l'influence des médias. En effet, il importe peu de savoir si les messages influencent ou n'influencent pas, s'ils influencent à court ou à long terme: les messages médiatiques agissent sur les sociétés, qui elles, agissent sur eux. Ils renvoient à la société sa culture, une dimension de sa culture, parce que la

société produit cette dimension. Mais, comme les rapports avec les médias varient, les dialectiques culturelles varient également. Ainsi, il est peu probable que s'enferme dans un message l'acteur social qui s'expose à diverses sources d'information et qui appartient à des réseaux (liés à la famille ou à l'école, fondés sur la camaraderie, etc.) où cette information est critiquée. Il en va autrement de la personne qui ne s'expose qu'à peu de médias et qu'à un discours unique. Celle-ci en vient à être envahie par la télévision et, souvent, par le même type d'émissions. Ces phénomènes de canalisation des médias contribuent à segmenter la société, à limiter les champs de signification. Et ils sont d'autant plus possibles que les producteurs et les diffuseurs disposent d'auditeurs qui appellent leurs messages, comme dans un circuit fermé, comme dans un cercle vicieux.

C'est dans ces avenues restreintes que la violence devient menaçante, qu'elle se banalise. C'est à cause de cette dynamique que la problématique du court et du long terme est vaine. En effet, si, à court terme, on garde la trace de ses héros violents et que, même exceptionnellement, on peut reproduire leurs gestes, on est, pour la société, dangereux sur une brève période. Si l'influence se dilue avec le temps mais que les personnes s'exposent aux messages violents de façon continue, l'atténuation n'est que fort peu prometteuse pour la société. Dans cette optique, la responsabilité de la télévision en ce qui a trait à la violence sociale est réelle. Plus la personne est exposée aux messages violents et plus elle l'est exclusivement, plus elle sera encline à les reproduire. Mais le rapport à la violence n'est jamais attribuable uniquement aux médias. Si la personne ne s'expose qu'aux messages violents de la télévision, c'est déjà que son milieu social favorise cet état de chose. La télévision permet alors cette exposition à une personne qui, socialement, est prédisposée à cela. En fait, la télévision influence et n'influence pas; elle joue des rôles en société en se fondant sur les caractéristiques de la société; elle anime des composantes sociales en leur permettant de se reproduire dans leurs caractéristiques propres, en leur fournissant des raisons de s'identifier. En ce sens, la télévision peut servir d'exutoire à la violence comme elle peut être un incitatif. Exutoire ou incitatif, elle ne tire pas son influence d'elle-même, elle la tient de la forme qu'elle donne aux consciences et de la diversité des composantes sociales.

Violence et société

La société est-elle maintenant plus ou moins violente qu'auparavant? La violence n'a pas attendu la société télévisuelle pour caractériser le social. Elle n'est pas le propre de la société de communication de masse, ni de la société à laquelle la télévision a présenté la violence. Certaines sociétés très violentes n'ont jamais connu la télévision. Il y a eu des fantasmes violents dans ces sociétés; il y a de la violence dans le monde d'aujourd'hui, dans des sociétés qui ne sont pas fortement médiatisées. La télévision ne doit donc pas être tenue pour responsable de tous les maux.

Dans le même esprit, il ne faut pas s'attendre à ce qu'on anéantisse la violence dans la société contemporaine en empêchant simplement l'exposition à la violence télévisuelle ou même la diffusion de messages violents. L'inverse est aussi vrai. S'il n'y avait pas de messages violents à la télévision, ce serait toute la société qui ne serait pas violente; il n'y aurait pas de violence à la télévision parce que la société n'en produirait pas. On ne peut attribuer à la télévision une part de responsabilité dans la violence sociale que parce qu'elle est l'un des médias qui permettent à la culture, ou à des manifestations de la culture, de se reproduire.

La télévision est précisément un média. Elle est médiation entre l'auteur du message et le destinataire. L'auteur, lui, si basement mercantiles que soient ses motifs, ne provient pas de nulle part; il est aussi social. Il provient de la société à laquelle est destiné le message. Il produit des messages dans une société qui est capable de les comprendre. S'ils lui étaient totalement incompréhensibles, s'ils ne correspondaient à rien en elle, ils ne pourraient être diffusés, en tout cas pas de façon récurrente.

Par ailleurs, on ne peut oublier que la violence télévisuelle ne fait pas qu'inciter à la violence; elle rebute aussi un grand nombre de téléspectateurs. Qu'on en tienne pour preuve tous les mouvements qui luttent pour qu'on l'interdise et qui ont audience, aussi, à la télévision. On voit bien là que le rôle de la télévision est fonction de maints facteurs; que la télévision est jugée de façon différente selon les groupes sociaux auxquels elle s'adresse; que des groupes, formés de personnes qui s'exposent à de multiples messages, à des médias variés et pour lesquels l'information n'est pas que passivement intériorisée, sont en mesure de réagir. Cette réaction montre bien que la télévision n'est pas omnipotente. Cette non-omnipotence indique bien que l'effet de la télévision est relatif à maints

facteurs et que, pour que la personne soit absorbée par le message télévisuel, il faut qu'elle soit déjà imprégnée des conditions qui permettent cette absorption.

Une société dont tous les membres seraient informés et capables de produire de l'information à partir de cette information, une société animée par les polémiques, où les interlocuteurs seraient en mesure de manipuler les instruments discursifs, n'aurait rien à craindre de la violence télévisuelle. Mais une société de ce genre ne trouverait aucun plaisir à voir mourir les victimes de Robotcop ou de Rambo, à voir les histoires faites de personnages entièrement mauvais ou entièrement bons, à voir, dans les films, l'action pour l'action. En fait, plus sont nombreuses les sources d'information des acteurs sociaux et plus ces sources font appel à l'intelligence du destinataire, plus celui-ci, quel que soit le message qu'il reçoit, est apte à placer cette information en contexte. Une télévision simpliste ne saurait le satisfaire; le téléspectateur serait exigeant. C'est en ce sens que le problème de la violence est loin d'être télévisuel dans la société contemporaine. Et c'est pour cela que l'Europe de la période de la guerre de Cent ans était une société violente, autant que la société contemporaine, même si elle n'avait pas de télévision. Dans une société comme celle-là, on ne chercherait pas à interdire la diffusion de la violence. La violence ne pourrait être «diffusible» que dans la mesure où elle aurait un sens; elle ne pourrait être gratuite.

Le problème, en ce qui concerne la télévision, c'est moins son contenu violent que le type d'écoute auquel elle donne lieu et la place qu'elle prend dans l'ensemble des sources possibles de diffusion de l'information.

La «censure» par l'école

La censure est une atteinte à la liberté d'expression. Censurer, c'est empêcher que certains messages soient portés à la connaissance des individus. La censure porte généralement sur le politique ou sur le sexuel. Des pouvoirs politiques interdisent que soient communiqués des messages qui ne louent pas leurs réalisations, qui critiquent leurs options ou leurs visions, qui proposent à la population des options autres que les leurs. Des autorités religieuses ou morales décident du type d'images que l'on doit voir, du type de message qui ne doit pas circuler dans la société. Dans le premier cas, une idéologie politique s'érige en vérité et proclame qu'elle ne doit pas être contestée. Dans le second cas, une

idéologie entend régler les rapports sexuels et cette réglementation est une interdiction. L'interdiction de communiquer certains messages suppose que la non-exposition à une chose sexuelle limite certains types d'activité sexuelle, limitation qui est considérée comme souhaitable, ou que le fait de ne pas voir quelques comportements sexuels inusités empêchera qu'ils fassent partie des comportements sociaux ou qu'ils soient présentés comme acceptables, donc reproductibles.

La censure suppose le pouvoir d'interdire. À cause de la censure, tout ne peut pas toujours être dit. La censure brime les acteurs sociaux. Mais la non-censure brime également. C'est ainsi, par exemple, que des groupes d'une population se sentent agressés par tel ou tel message, que des femmes considèrent comme une offense à leur être l'étalage public du corps de la femme dans certaines circonstances. Derrière l'opposition à l'idée de censure, il y a celle selon laquelle toute information doit circuler, comme si tout savoir pouvait effectivement circuler, il y a l'idée que tout message circule indépendamment des forces sociales, comme si tout message, quel qu'il soit, bénéficiait des mêmes possibilités d'exposition. Or, il n'en est rien. *Dans une société donnée, sur le plan des principes, ce n'est pas tant le message, quel qu'il soit, qui est à craindre pour l'ensemble de la société que la place qu'il occupe dans l'ensemble des messages.* Si, par exemple, le message pornographique en vient à envahir tout le discours social, il en résulte une menace pour la réalité sociale dans son intégrité puisque les autres messages qui composent la société n'arrivent pas à circuler et ainsi n'arrivent pas à produire de nouvelles réalités qui ne passeraient pas par cette trame interprétative.

Ainsi, la société, au lieu de se construire à partir de la multitude de ses dimensions, se confine dans une de ses particularités. C'est pour cette raison que, souvent, les sociétés, malgré le danger de limiter l'expression, règlent les messages qui circulent en elles. C'est pour cette raison, pour être plus précis, que le Conseil de la radio télévision canadienne choisit de limiter, au Canada, la diffusion de messages américains à la télévision et à la radio ou de messages anglophones à la radio et à la télévision francophones. Dans la diffusion de messages pornographiques ou violents, ce n'est pas la pornographie ou la violence qu'ils contiennent qui est à craindre, c'est leur universalisation. Si la sexualité d'une personne n'est stimulée que par l'exposition à des messages pornographiques et que cette exposition, se généralisant et se

multipliant, engendre une diffusion plus commune, on assiste à un phénomène de confinement. Et c'est cet enfermement, cette universalisation d'un savoir parcellisé qui est le plus à craindre dans les sociétés de communication de masse.

N'est pas à craindre l'exposition à la violence du jeune qui, par ailleurs, est exposé à vingt médias, à mille messages, à mille polémiques. Est à craindre cette exposition du jeune dont l'essentiel du rapport à la culture consiste en une exposition à des messages uniques et univoques. Or, dans la société de consommation de masse, l'école représente probablement l'institution la plus apte à empêcher aussi bien la parcellisation du savoir que le confinement médiatique, et ce, pour plusieurs raisons. D'abord, il y a le fait que tous les jeunes doivent passer par l'école. Pour le jeune, l'école est aussi incotournable que la télévision et, si l'on considère que l'étude est une contrainte légale, alors que la télévision ne l'est pas, l'école jouit même de quelque avantage sur sa concurrente. Ensuite, l'école est plurimédiatique. Dans la salle de classe, le jeune est exposé au discours de l'enseignant ou de l'enseignante, aux imprimés, à l'informatique. Troisièmement, à l'école, non seulement le jeune reçoit de l'information sur divers sujets mais, en plus, il lui est possible de la saisir sur une base dynamique. Rien, dans la situation d'apprentissage, n'est plus riche que la relation immédiate et continue entre des personnes. Enfin, l'enseignant ou l'enseignante, de par son statut, est en mesure de guider le développement des jeunes par ses connaissances, bien sûr, mais aussi par toutes les situations qu'il ou qu'elle peut provoquer. Nul ne jouit d'une meilleure position pour favoriser les discussions, pour stimuler les intelligences, pour montrer les liens entre les éléments, pour favoriser le développement des esprits critiques si lui-même ou elle-même ne succombe pas à l'attrait simpliste des messages télévisuels. Et c'est de cette formation que procède la plus efficace «censure» dont une société peut bénéficier.

Simon Laflamme est professeur à l'Université Laurentienne à Sudbury (Ontario).